

BRIGITTE ENGERER

NATHALIE DEPADT-RENOISÉ



BRIGITTE ENGERER

La musique creuse le ciel

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN 978-2-283-03081-3

*« Un son, c'est une lumière,
c'est un rayon qui réchauffe le cœur
et éveille l'imagination.
Un son, c'est ce qui va d'un cœur à un autre,
c'est ce qui permet de transporter l'émotion. »*

BRIGITTE ENGERER

Avant-propos

Ce projet de biographie est né il y a plusieurs années. Très peu de temps après la mort de Brigitte Engerer, quelques mois tout au plus. Je n'ai eu l'occasion de la rencontrer qu'une seule fois, le 10 avril 2012 précisément, un peu plus de deux mois avant sa mort, lors d'un concert que nous avons organisé pour les patients dans le centre de cancérologie de Villejuif où je travaille. Elle était déjà très faible à ce moment-là, et visiblement consciente que la fin était proche.

Je ne savais pas exactement où mes recherches allaient me conduire lorsque j'ai commencé à envisager d'écrire cette biographie. Je ne connaissais pas Brigitte Engerer, n'avais eu l'occasion de lui parler qu'une seule fois et n'avais aucune légitimité à écrire sur elle. Pourtant, en commençant la rédaction de ce texte, presque cinq ans après cette unique

rencontre avec elle, il m'apparaît comme une évidence que le concert qu'elle est venue donner ce jour-là à l'hôpital a été décisif dans la genèse de ce projet. J'avais été touchée par les quelques paroles que nous avons échangées au sujet de la place de la musique à l'hôpital, son rôle, sa portée, le bien que la musique pouvait faire dans cet endroit, sans autre ambition que d'apporter un moment de répit dans le cours de la maladie et réunir les uns et les autres, patients et soignants, autour d'un piano. Au vu de son état de santé, venir jouer, qui plus est dans un lieu qui ne pouvait que lui rappeler la maladie dont elle souffrait, était un acte de bonté, de partage, et un acte courageux aussi. Ce jour-là, la pianiste concertiste que je mettais sur un piédestal, parfaite et inatteignable en somme, s'est révélée à mes yeux être une femme d'une immense humanité et d'une très grande générosité envers ses semblables.

Brigitte Engerer est décédée le 23 juin 2012. Dans les jours qui ont suivi sa mort, de nombreux articles ont relayé la nouvelle, puis, durant l'été, d'innombrables concerts lui ont rendu hommage un peu partout en France. Des émissions de radio lui ont été consacrées, dont une journée complète sur France Musique. Un portrait réalisé par Benjamin Bleton a été diffusé à la télévision quelques mois

plus tard, compilation de moments de vie qui reflétaient sa carrière exceptionnelle mais aussi les transformations profondes qui avaient accompagné son parcours. Puis la vie a repris son cours, et le nom de Brigitte Engerer a commencé à glisser doucement dans le champ des souvenirs.

À la fin de l'année 2012, j'ai commencé les premiers entretiens avec ses proches. La première personne à qui je me suis ouvert de ce projet de biographie a été Léonore Queffélec, la fille de Brigitte Engerer. Léonore, je l'en remercie ici, m'a donné son accord de principe. J'ai ensuite commencé à contacter des amis de Brigitte, et en tout premier lieu la pianiste Rena Shereshevskaja que j'avais rencontrée quelque temps plus tôt, à l'occasion d'un article écrit pour une revue musicale qui avait pour sujet l'école russe du piano. À la question posée à tous ceux que j'avais rencontrés : « Qu'est-ce que l'école russe ? », Rena m'avait répondu de but en blanc, sur un ton sans équivoque : « Notre école est celle de l'excellence, un point c'est tout. » Le ton était donné. De loin en loin, nous étions restées en contact et je m'étais promis d'approfondir un jour cette question de l'école russe qui nécessitait, je m'en rendais compte, une compréhension qui

allait bien au-delà de ce qui était possible à l'occasion d'un article.

Pendant de longs mois, ensuite, j'ai réuni tout ce que j'ai pu trouver concernant la carrière de Brigitte Engerer, discographie, articles, portraits, émissions de radio ou apparitions télévisées, enregistrements de concerts, et plongé au cœur des sujets qui pouvaient enrichir la connaissance de son cheminement d'artiste, en particulier la période russe qui très vite est apparue comme la clé de voûte de tout son parcours, la pierre angulaire autour de laquelle s'était construite sa carrière et même sa vie. Par l'intermédiaire de Léonore Queffélec et quelques autres de ses proches, Henri Demarquette, Gérard Caussé, Hélène Mercier, Olivier Charlier et Uta Fourteau que je tiens ici à remercier ici tout particulièrement, j'ai pu rencontrer un grand nombre de ses amis, pianistes, partenaires de musique de chambre ou élèves.

En quelque trente années de carrière, Brigitte Engerer avait côtoyé tout le monde de la musique classique. Elle était considérée comme l'une des pianistes les plus douées de sa génération et s'était hissée à son retour de Russie dans le cercle restreint des solistes internationaux. Aucune pianiste française n'avait jusque-là atteint une telle renommée. Elle avait ensuite traversé les époques, délaissant

à partir d'un certain moment les concerts en soliste, à l'instar d'autres de ses contemporains, pour privilégier la musique de chambre, gardant dans le cœur du public une place à part. Fidèle aux grands rendez-vous de la vie musicale, indifférente aux étiquettes et ennemie de ceux qui pensent que la musique classique est réservée à une élite, elle continuait de jouer les dernières années partout où on le lui demandait.

Entrer dans le monde de Brigitte Engerer est une aventure qui ressemble par certains côtés à un roman russe. « L'homme est né pour vivre et non pour se préparer à vivre », écrivait Boris Pasternak. Dans cette vie consacrée à la musique, il y a bien plus que le travail et la discipline d'une pianiste de haut niveau. Il y a le destin d'une grande artiste, avec la part de maestria, la démesure, l'amour immodéré pour la vie et le désespoir qui font penser aux héroïnes romanesques de la littérature russe. Mais surtout, le monde de Brigitte Engerer est un univers où la musique est omniprésente, fondement de toute une existence, socle sur lequel s'appuie, se construit et se maintient, quasiment jusqu'à ses derniers instants, le souffle de la vie.

La dernière séance

Le 12 juin 2012, Brigitte Engerer donnait son dernier concert au Théâtre des Champs-Élysées, cinquante ans quasiment jour pour jour après sa première apparition sur cette scène. Elle s'y était présentée pour la première fois à dix ans, en 1962, après avoir remporté le premier prix du Tournoi du royaume de la musique, un concours de musique pour enfants dont le prix consistait à jouer un concerto avec orchestre. Elle avait joué ce jour-là le *Concerto n° 23* de Mozart.

Cinquante ans plus tard, celle qui fait son entrée sur la scène du Théâtre des Champs-Élysées est une femme à bout de forces, rongée par la maladie, venue dire adieu à son public. Dans la salle, tous ses amis sont présents. Tous savent plus ou moins distinctement que c'est sans doute l'une des dernières occasions, sinon la dernière, qu'ils auront de la voir

sur scène et de l'entendre jouer. Depuis plusieurs mois, elle se bat à nouveau contre le cancer qui l'avait atteint une première fois quelques années plus tôt. Elle en parle ouvertement, sait parfaitement que son état de santé est alarmant et n'en fait pas mystère. Pourtant, elle continue à jouer. Elle n'a quasiment annulé aucun concert, va jouer partout où on lui demande, dès qu'on la sollicite, comme elle l'a toujours fait, dans les grandes villes ou les plus petites, les salles prestigieuses comme les plus modestes. Seul luxe, elle ne se déplace plus qu'en taxi, avec Françoise, son chauffeur attitré. Depuis des mois, pour lui épargner d'avoir à prendre tout autre moyen de transport, Françoise va la chercher, la dépose là où elle doit jouer, à l'autre bout de la France s'il le faut, et la ramène chez elle, dans son appartement parisien de la rue Javelot.

Cette soirée du 12 juin est un peu particulière, comme le sont toujours les concerts parisiens, un peu plus stressants que les autres pour les artistes face à ce public exigeant qui fait et défait les réputations. Ce soir-là, Joseph Swensen a invité Brigitte Engerer à venir jouer au Théâtre des Champs-Élysées à l'occasion du dernier concert de la saison de l'Orchestre de chambre de Paris. La salle

est pleine à craquer, des fauteuils d'orchestre aux pigeonniers.

Avant que le rideau ne se lève, une voix off annonce que Brigitte Engerer, souffrante, ne pourra pas jouer le *Deuxième concerto* de Chopin prévu dans le programme mais qu'elle jouera à la place celui de Schumann, en la mineur. Quelques signes d'étonnement se font sentir dans la salle, quelques toussotements gênés. On ne comprend pas bien la raison de ce changement de dernière minute mais soit, ce n'est pas tant Chopin que le public est venu entendre que la pianiste.

Soutenue d'un côté par le chef, une canne dans l'autre main, Brigitte Engerer fait son entrée, en grande robe moirée, turban sur la tête, couverte de bijoux, élégante comme toujours. Elle avance jusqu'au piano, s'installe, et là, à la surprise générale, prend sa jambe gauche à deux mains pour la placer sur la pédale, comme un cavalier le ferait d'une jambe blessée qu'il faut placer dans l'étrier. Coup d'œil vers le chef, petit signe de tête. Elle est prête. Ils se lancent. Dès les premières notes, la pianiste reprend le dessus. La série d'accords qui inaugure le *Concerto* de Schumann la propulse dans la musique. Les notes coulent, les doigts avancent tout seuls, vaillants petits soldats, dernier bastion

de résistance contre la maladie qui est en train de tout emporter sur son passage. L'espace sonore se remplit, l'orchestre prend de la couleur, de l'ampleur, s'enhardit. La mélodie s'élève maintenant, le piano chante. *Do, si, la, la... la, si, do, mi, ré, do do, si...* Quelques fausses notes, quelques accros vite oubliés tant la musique est là, au rendez-vous, et la pianiste tout entière dévouée à son public, à l'orchestre, à la musique.

Premier mouvement, deuxième mouvement, finale. À la dernière note, c'est un véritable tonnerre d'applaudissements qui remplit la salle, des bravos fusent de toute part. La pianiste se lève, salue, bras ouverts, puis disparaît sous les applaudissements qui n'en finissent pas. Le public insiste. Un bis ! Un bis ! Encore ! Elle reparaît quelques instants plus tard, remercie son public à nouveau et se réinstalle au piano. Silence dans la salle. On entendrait une mouche voler. Elle prend la parole dans un souffle : « Je n'ai pas pu jouer tout le concerto de Chopin mais je vais vous jouer le deuxième mouvement. » Petit temps de silence. Un large sourire éclaire maintenant son visage.

Ce seront les dernières notes qu'elle offrira à son public. C'est avec Chopin, son confident, son âme sœur, son confesseur, son poète préféré, son ami

de toujours, qu'elle fera ses adieux au public et à la scène. Les derniers moments sont éprouvants. Il n'est plus question de musique, ni de piano, mais d'une âme en train de s'envoler, de creuser à chaque note un peu plus sa route vers l'au-delà. « La musique creuse le ciel », disait Baudelaire qu'elle citait si souvent. Lorsqu'elle s'arrête, le chef d'orchestre est en larmes, les musiciens aussi, le public est sous le choc, hébété, sans voix. C'est un moment hors du temps, un moment où la musique n'est plus seulement musique, le piano plus seulement piano.

La pianiste est à bout de forces. On vient la chercher sur scène. Lorsqu'elle revient pour saluer, c'est en fauteuil roulant cette fois. Elle se laisse faire, heureuse, apaisée par cette ovation, tend les bras à nouveau en direction du public, un immense sourire sur les lèvres. Adieu. Je vous aime, semble-t-elle dire, puis elle disparaît, acclamée jusqu'au dernier moment.

Dans la nuit, on appelle Françoise pour lui annoncer que Brigitte est entrée à l'hôpital et qu'elle n'ira pas à Tours donner le concert que René Martin avait prévu pour elle quelques jours plus tard.

Le 23 juin, le monde de la musique apprend la mort de l'une de ses plus grandes pianistes.

Tunis (1952-1962)

Une enfance au piano

De l'enfance à Tunis, quelques images émergent, rendues floues et imprécises par la distance, géographique et temporelle. Elle est rarement évoquée par Brigitte Engerer qui, devenue une pianiste reconnue sur la scène internationale, ayant accédé au statut de personnalité publique, est invitée à parler d'elle, pour retracer son parcours, et évoquer à l'occasion quelques souvenirs d'enfance.

Quelques photos glanées çà et là ; la plus courante date de la fin des années 1960. Brigitte doit avoir huit ou neuf ans. La photo a été retouchée pour y ajouter de la couleur. On la voit en robe blanche à smocks, assise au piano sur une scène, faisant face au public. Elle a des allures de petite fille modèle, tout droit sortie d'un roman de la comtesse de Ségur. La photo est prise de l'arrière-scène, le public en contrechamp. Les doigts sont posés sur le piano.

Elle a l'air si sage, si docile, si fière aussi sur scène. C'est cette photo qu'elle choisira pour illustrer la couverture de l'album *Souvenirs d'enfance*, celui dont Yann Queffélec écrira le texte qui l'accompagne. En regardant bien, sur la photo, on devine la main de son premier professeur, Caroline Granara, qui veille, au bout du piano, sur sa protégée.

Une autre photo, trouvée au détour d'une émission de Mireille Dumas où Brigitte Engerer est invitée en 2007 avec Francis Huster, Brigitte Fossey et quelques autres artistes à parler de leur enfance. Tous ont en commun, comme elle, d'avoir commencé leur carrière très jeunes, et d'y avoir consacré leur vie entière sans jamais avoir douté de leur vocation. « J'ai toujours su que je serais pianiste », dit-elle, comme si son destin avait été tracé depuis le jour de sa naissance. Sur la photo, elle a un joli visage bien rond, les joues rebondies, des cuisses potelées à peine masquées par une robe courte, et tient la main de sa maman, Marie-Rose. Une petite fille toute simple, insouciante, comme peuvent l'être les enfants de cet âge.

Ailleurs encore, on la voit avec son petit frère Philippe. Elle doit avoir cinq ou six ans ici. Elle est assise au piano, dans l'appartement de Tunis probablement, les mains sagement posées sur le clavier, le

regard tourné vers le photographe, un rien poseuse. Le petit frère a l'air plus lointain, plus détaché. On perçoit en la voyant si fière face à l'objectif toute l'admiration qu'il a dû y avoir dans la famille pour cette enfant surdouée, et tout le poids qu'elle a dû porter sur ses épaules aussi. Elle commente les photos, parle de ses parents qui l'ont protégée d'une carrière publique trop précoce en dépit de ses dons, du pari incroyable qu'a fait sa mère en allant chercher conseil à Paris auprès de Lucette Descaves. Elle parle un peu de son frère aussi, disant, en écho aux propos du frère de Francis Huster, qu'il a eu la chance d'avoir une jeunesse plus libre, plus normale que la sienne parce qu'on attendait moins de lui. On comprend alors que de la petite Brigitte, l'enfant surdouée, choyée, portée par le regard de ses parents, on a beaucoup attendu, depuis toujours.

Brigitte Raymonde Marie Engerer est née à Tunis le 27 octobre 1952. Ses parents, Edgar et Marie-Rose, sont tous deux des Français installés depuis plusieurs générations sur le sol tunisien. La branche paternelle, les Engerer, est originaire d'Autriche. Des recherches généalogiques faites dans la famille ont rapporté que les Engerer auraient fui leur pays d'origine en raison d'un complot déjoué contre

l'empereur François-Joseph, laissant derrière eux blason et armoiries pour se diriger vers Malte où la famille serait restée un temps avant de se disperser dans les pays de la Méditerranée. Engerer est un nom typiquement autrichien. On le prononce en principe avec le « g » dur, guttural, germanique. En Tunisie, il s'est adouci et se prononce à la française, Engerer comme un ange, un « ange rare », dira Yann Queffélec. Côté maternel, la famille Drago est pour partie méditerranéenne – Italie, Grèce, Sicile, Malte – et pour partie française, du Nouvion-en-Thiérache précisément, une commune située dans le département de l'Aisne, au sud-est de Maubeuge, traversée par le Noirrieu et ses affluents, célèbre pour y avoir accueilli le duc de Guise avant son mariage avec sa cousine Isabelle de France. Brigitte, absolument indifférente aux étiquettes, se plaisait à narguer, paraît-il, ceux qui lui demandaient d'où elle venait – sous-entendant par là qu'une femme de talent comme elle devait bien avoir des origines hors du commun – en expliquant, petit doigt en l'air, qu'elle venait du même endroit que le duc de Guise...

Les Engerer sont des gens simples. Ni Edgar ni Marie-Rose n'ont eu le loisir de faire de longues études. Edgar est le dernier enfant d'une fratrie de

cinq. Il a perdu ses parents très jeune, son père d'abord puis sa mère quelques années plus tard et a été obligé de quitter très tôt les bancs de l'école pour aider à subvenir aux besoins de la famille. L'enfance, pour Marie-Rose, n'a guère été plus facile. Elle aussi a perdu son père à l'adolescence et subi le remariage de sa mère, pour qui il était impossible d'élever seule ses nombreux enfants, avec un homme rustre qui n'a fait aucun cas des désirs de la jeune fille. « Une femme ne donne pas de livres à manger à son mari », assenait le beau-père, personnage fort peu sympathique que personne ne défend dans la famille. À quinze ans, la jeune Marie-Rose s'est vu sommée de quitter les bancs de l'école pour faire des études de sténodactylo, formation courte par excellence pour laquelle elle n'a aucune espèce d'intérêt mais qui permet d'apporter au plus vite des revenus supplémentaires pour nourrir la maisonnée.

Edgar et Marie-Rose se sont rencontrés à Bizerte, lors d'un bal. Laissant derrière eux leur passé douloureux, ils se sont mariés très jeunes et résolument tournés vers la nouvelle vie qu'ils avaient à construire ensemble.

À Tunis, ils habitent le quartier de l'Europe, entre la grande cathédrale de Tunis et le quartier

du Belvédère. C'est un quartier résidentiel et populaire à la fois, où l'on trouve un grand nombre de familles venues de toute l'Europe, des Français en nombre mais aussi des Italiens, Grecs, Maltais, Siciliens. Ils habitent un immeuble cossu avec une grande cour intérieure. L'ambiance est gaie, sympathique, chaleureuse. On parle, on rit, on discute beaucoup. Marie-Rose, alerte et volubile, est une très jolie femme, sympathique, dévouée, ouverte, aimée de tous. Elle discute avec ses voisines à travers les coursives, échange avec elles des nouvelles des uns et des autres, partage ses recettes de cuisine. Chez les Engerer, les repas sont sacrés. La communication passe par la nourriture. Marie-Rose est une cuisinière hors pair qui a ses spécialités : brick à l'œuf, spaghetti aux aubergines et tomates, risotto aux cèpes, agneau aux olives couronné de grives.

À la saison chaude, comme beaucoup de familles, les Engerer quittent la ville pour aller prendre l'air du large dans les stations balnéaires qui bordent la côte. Un petit train longe les villes en bord de mer : Kheireddine, Carthage, Salambô, Sidi Bou Saïd, Amilcar, La Goulette, Douar-Chott... ils y passent la plus grande partie de l'été et reviennent à Tunis pour la rentrée des classes, fin septembre.

À la naissance de Brigitte, Edgar travaille comme employé au service comptabilité d'une entreprise française à Tunis. Marie-Rose a arrêté de travailler, trop heureuse de pouvoir quitter son emploi de secrétaire. Deux ans et demi après Brigitte, elle donne naissance à un petit garçon, Philippe.

Il faut croire qu'une bonne fée s'est penchée sur le berceau de l'aînée des Engerer. Brigitte a trois ans environ quand elle découvre, chez une tante de son père, un petit piano dont personne ne joue. Ce n'est pas vraiment un piano, c'est un jouet, rudimentaire, un de ces jouets qu'on offre aux jeunes enfants pour leur faire découvrir la musique en tapotant quelques notes. À peine la main posée sur le jouet, la voilà happée par la musique. Elle emporte le piano chez elle et en fait son jouet favori. Elle ne le quitte plus. Elle traîne son petit piano derrière elle dans tout l'appartement, fait des essais dans les différentes pièces. La salle de bain est son lieu favori, la pièce dans laquelle elle élit domicile des après-midi entiers. « Ma grand-mère racontait que maman pouvait passer des heures dans la salle de bain avec son petit piano rose, dit sa fille Léonore. Au début, elle ne comprenait

pas pourquoi et finalement elle s'était aperçue que c'était parce que le son s'y réverbérait d'une façon très particulière. La salle de bain était entièrement carrelée et le son était très différent de celui que rendait le piano dans les autres pièces. Il paraît qu'elle en sortait complètement groggy, comme envoûtée par la musique. »

Marie-Rose, sans être musicienne, comprend qu'il se passe quelque chose. L'enthousiasme que montre sa fille pour ce petit piano est plus qu'une simple passade. Elle part à la recherche d'un professeur à qui demander quelques conseils. On l'adresse à une certaine Caroline Granara, une jeune pianiste habitant Tunis, qui, après avoir commencé une carrière de concertiste, s'est tournée vers l'enseignement pour pouvoir élever ses enfants. C'est avec elle que Brigitte va faire ses premiers pas. Caroline Granara vient une première fois chez les Engerer. Brigitte a trois ans et demi. Edgar la mettra à la porte. Il refuse de faire donner des cours à une enfant aussi jeune et croit encore à une passade. Mais Marie-Rose a vu juste. Sans professeur, sans personne pour l'épauler, Brigitte continue à jouer sur son piano, fascinée par ce petit instrument, tant et si bien qu'un an presque jour

pour jour après la première rencontre, devant l'insistance de la mère et la fille, Edgar cède. Caroline Granara revient. Cette fois, Brigitte commence le piano pour de bon.

Caroline Granara est un professeur de quartier qui aime tout particulièrement enseigner aux très jeunes enfants, tâche ingrate dont se débarrassent volontiers la plupart des professeurs pour s'occuper des élèves lorsqu'ils ont déjà acquis des bases. Elle, au contraire, a développé une méthode originale pour enseigner aux jeunes enfants basée sur un système de bâchettes de différentes tailles et couleurs. Une couleur de bâchette pour chaque note de la gamme, une taille pour chaque valeur, blanche, noire, etc. Brigitte prend ses premiers cours, fait ses premières acquisitions. Premières mélodies, premières petites pièces. Sans aucune difficulté, la petite fille apprend à lire dans les deux clés, coordonne les mains avec la lecture des notes, joue en rythme. Elle montre des dispositions étonnantes. On dirait qu'elle sait déjà jouer avant même qu'on lui apprenne. Peut-être a-t-elle été musicienne dans une autre vie comme lui suggérera un jour Zubin Mehta, peut-être est-elle tout simplement douée, comme d'autres enfants, si mystérieux que cela paraisse. « Maman disait que Brigitte était

naturellement douée », dit Alice Petit, la fille de Caroline Granara, qui a assisté aux premiers pas de Brigitte au piano. « Elle parlait très souvent d'elle, même en dehors des cours. Elle n'avait jamais eu d'élève qui apprenne aussi facilement. Elle disait que lorsqu'on lui montrait quelque chose elle l'assimilait immédiatement. Elle n'avait jamais rencontré pareilles dispositions pour la musique au cours de sa carrière. »

Les mois passent, les Engerer décident d'investir dans un premier piano, un piano droit, un vrai piano cette fois, avec ses quatre-vingt-huit touches noires et blanches, ses deux pédales, son cadre en bois.

Hormis le système de bûchettes, le répertoire enseigné par Caroline Granara est classique : sonatines de Clementi, de Kulhau, puis premières sonates, Haydn, Mozart, *Petits Préludes et Fugues* de Jean-Sébastien Bach puis premier livre du *Clavier bien tempéré*, quelques études et exercices de Czerny, Ferté ou Kramer, pour développer l'égalité et l'agilité des doigts. Docile, Brigitte se plie à ce qui lui est demandé. Elle brûle les étapes, passe au travers de toutes les difficultés comme si de rien n'était. Un jour, Caroline Granara lui donne à jouer un mouvement d'une sonate, en la mettant en garde au sujet

d'un passage un peu plus difficile. Brigitte déchiffre la partition sans aucune difficulté, se tourne vers son professeur en disant : « Je suis désolée, madame Granara, je ne vois pas où se trouve le passage difficile, pouvez-vous me le montrer¹ ? »

Une ou deux fois par an, le professeur donne des auditions avec l'ensemble de ses élèves. Brigitte y est l'objet de tous les regards tant ses dons sont évidents et son plaisir de jouer communicatif. Sa réputation s'étend. À l'école Notre-Dame de Sion où elle fait sa scolarité, on repère vite là aussi ses talents. « Il ne se passait pas une fête, Noël, Pâques, fêtes de fin d'année, sans que Brigitte donne un petit concert, dit Alice Petit. La directrice était très attachée à ces moments de musique, et Brigitte se prêtait au jeu avec grand plaisir. Elle était timide et réservée mais très à l'aise sur scène. Son plaisir de jouer du piano était évident et se transmettait à tous. »

Très vite, le piano se place au centre de son existence. Très vite, il n'est plus question que de cela. Brigitte y consacre une grande partie de son temps libre. Le matin, avant d'aller à l'école, le midi, à l'heure du déjeuner, et le soir, après les cours. Que

1. Souvenir d'Alice Petit, fille de Caroline Granara.

ferait-elle d'autre ? « Les jouets ne m'intéressaient pas, ils ne m'ont jamais intéressée », dira-t-elle au sujet de son enfance. Les progrès sont spectaculaires. Même Edgar, réservé au départ, commence à se laisser convaincre.

Brigitte est la petite fée de la famille, la princesse aux doigts magiques, celle devant qui tous les obstacles tombent les uns après les autres, celle dont le talent est l'évidence même.

S'ensuit une période de questionnements, d'interrogations. Marie-Rose a de longues discussions avec Caroline Granara. Sur les conseils du professeur, Edgar et Marie-Rose abandonnent l'idée de faire entrer Brigitte au Conservatoire pour le moment. Caroline Granara n'est pas une femme autoritaire. Elle laisse Brigitte s'épanouir, déchiffrer ce qui lui plaît. Comme Brigitte, c'est une musicienne-née, qui joue avant tout par plaisir. Pour autant, elle est consciente du rythme de travail et des sacrifices exigés par une carrière de musicien. Caroline Granara explique à Marie-Rose comment se passent les études musicales, quelles en sont les difficultés, les écueils, depuis celui des enfants prodiges que l'on porte aux nues à leurs débuts et dont on n'entend plus parler ensuite jusqu'à ceux qui réalisent, une fois arrivés à l'adolescence, qu'ils ne sont

pas faits pour être musiciens, qu'ils veulent faire autre chose de leur vie que de la consacrer tout entière au piano. Elle explique le travail acharné, les heures qu'il faut passer devant le clavier, non pas une ou deux comme le fait Brigitte mais bien plus que cela, trois, quatre, six, jusqu'à huit heures par jour à certains moments. Le professeur ne leur cache rien de la condition de musicien. Être musicien, c'est un sacerdoce, une entrée en religion, un renoncement de tous les instants. Marie-Rose écoute, entend, comprend. Elle qui n'a pas fait d'études réalise qu'il faudra de la patience, du courage, de la volonté, de la détermination, et surtout de la persévérance. Brigitte a tout cela. Et ce que sa fille n'a pas, elle, à qui son beau-père a volé le droit d'étudier, l'aura à sa place. Ensemble, mère et fille iront loin.

À Tunis, les Engerer emmènent Brigitte au concert de temps à autre. C'est là que Brigitte aura ses premières grandes émotions musicales. Écoutant un jour le *Premier Concerto* de Tchaïkovski joué par l'Orchestre de la radio de Tunis, Brigitte voit le pianiste sur scène, au milieu des musiciens. D'un coup, la petite pianiste s'imagine être à la place du soliste. Elle prend conscience qu'elle ne veut pas

autre chose que ce qu'elle a sous ses yeux : une scène, un grand piano noir avec son immense couvercle ouvert vers le ciel, un public qui écoute, subjugué, qui applaudit. Elle déborde de joie.

Caroline Granara est vite dépassée par les dons de sa petite élève, et consciente des limites de la situation. Elle seule ne peut pas assurer un enseignement complet. Alors que les Engerer envisagent à nouveau de faire entrer Brigitte au Conservatoire de Tunis, le destin vient frapper à la porte. Marie-Rose tombe par hasard dans le magazine *Elle* sur un article à propos d'un jeune pianiste français, Jean-Pascal Bouffard, et de son professeur, une certaine Lucette Descaves, professeur au Conservatoire national supérieur, à Paris, où le jeune garçon fait ses études. Pour Marie-Rose, c'est un signe du destin. Sans l'ombre d'une hésitation, elle envoie une lettre à Lucette Descaves par l'intermédiaire de la rédaction du journal, expliquant que la famille habite Tunis, que sa petite fille fait du piano depuis plusieurs années, que son professeur dit qu'elle est très douée, et qu'elle-même est prête à tous les sacrifices pour que son enfant aille le plus loin possible. Quel professeur pourrait résister à pareil appel ?

La réponse arrive quelques semaines plus tard. Lucette Descaves propose à Marie-Rose de rencontrer Brigitte, de l'écouter. Pour cela, la condition, bien entendu, est qu'elle vienne à Paris. Marie-Rose pressent que cette rencontre est une chance pour Brigitte. Sans avoir plus de détails sur Lucette Descaves ni idée de ce qui pourra se passer une fois sur place, elle casse la tirelire de la famille et prend deux billets d'avion pour Paris, contre l'avis d'Edgar qui trouve cette dépense inutile dans un moment où le climat politique en Tunisie est en train de se dégrader et où personne ne sait de quoi l'avenir sera fait.

Brigitte et Marie-Rose arrivent à Paris en juin 1958. Elles sont reçues par Lucette Descaves dans son vaste appartement de la place Saint-Georges où quantité de grands noms du piano ont fait leurs classes. Lucette Descaves écoute Brigitte, confirme ses dispositions pour le piano. « J'ai reçu Brigitte chez moi pour la première fois quand elle avait six ans. À cet âge, on peut déjà voir qu'un enfant est doué, on le voit à son attitude, à sa façon d'être devant le piano, à ses yeux, à son regard. Sans parler de talent ni de carrière encore, on voit simplement à cet âge qu'une petite âme de musicien

est en train de s'éveiller. Chez Brigitte, cela était évident¹. »

Pour autant, il est impossible à Lucette Descaves de recevoir Brigitte de façon régulière comme elle le fait avec ses élèves. Qu'à cela ne tienne. Elle propose à Marie-Rose une solution temporaire : elle verra Brigitte deux fois par an ; entre-temps, elle lui donnera un programme de travail pour six mois.

La maman et la petite fille sont aux anges. Elles repartent, main dans la main, avec les conseils du professeur : trois heures de piano par jour au minimum, un programme à apprendre en vue de leur prochaine visite, le nom d'un professeur avec qui travailler à Tunis et un rendez-vous à Paris six mois plus tard.

Marie-Rose a vu juste, Brigitte a trouvé en Lucette Descaves le guide qu'il lui fallait. Devant elle, le chemin se dessine petit à petit. Ce sont les prémices, rien de plus. Mais à travers cette rencontre se profile la possibilité d'une carrière et le passage par l'institution la plus prestigieuse de toutes, le

1. Lucette Descaves à propos de Brigitte Engerer dans le film de Benjamin Bleton, 2007.

Conservatoire de Paris, que Lucette Descaves a déjà évoqué au cours de leur première rencontre.

De retour à Tunis, Brigitte se remet au piano d'arrache-pied. La vie de famille s'organise autour de l'enfant prodige. Brigitte a maintenant trois professeurs : Caroline Granara, Odette Ostermeyer (la mère de la pianiste et athlète olympique Micheline Ostermeyer) et Roberte Mamou, une toute jeune pianiste que Marie-Rose a engagée comme répétitrice. Brigitte se plie à la discipline quotidienne. De quelques heures hebdomadaires, elle passe à un rythme de travail de plusieurs heures quotidiennes. À huit ans, l'emploi du temps de la petite fille est déjà bien rempli. « À partir du moment où elle a commencé à travailler avec Lucette Descaves, ma grand-mère a pris les choses très au sérieux. Pour elle qui avait été confrontée à une grande médiocrité et n'avait pas eu la chance d'étudier, il n'était pas question de dilettantisme », dit Léonore à propos de cette période.

Brigitte devient le centre d'attention de toute la famille. Les regards se portent vers elle, les attentes aussi, les espoirs. Marie-Rose a conscience que sa fille a des dons exceptionnels mais que les dons ne suffisent pas, qu'il faut les entretenir, les développer. Elle impose à Brigitte une discipline

rigoureuse, veille sur sa fille et surveille sans relâche son emploi du temps et ses activités. Brigitte se plie sans rechigner à ce qui lui est demandé. Marie-Rose sait doser les efforts, récompenser, encourager là et où il faut. « Le piano a occupé toute ma vie d'enfant, dit Brigitte. Je ne me souviens pas de moi me posant des questions sur mon avenir. J'ai toujours su que ma vie serait liée à la musique. Je ne voulais rien d'autre que cela¹. » À peine de temps en temps émet-elle quelques signes de résistance, bien vite dissipés par Marie-Rose. « De temps en temps, il m'arrivait de vouloir aller jouer avec mes amis dehors quand il faisait beau au lieu de travailler mon piano, mais cela ne durait pas. Maman trouvait toujours une astuce pour me faire comprendre que je devais d'abord étudier, sans jamais me forcer. Ma vie d'enfant a été très studieuse mais une vie normale, j'ai vite compris que cela ne m'intéressait pas, que je n'en voulais pas². »

Pendant quatre ans, entre 1958 et 1962, Brigitte et Marie-Rose feront des allers et retours à Paris tous les six mois. Pour l'une comme pour l'autre,

1. *Pupitres*, octobre 1994, article de Marie-Laure Verroust.

2. Brigitte Engerer à propos de son enfance, émission de Mireille Dumas « Vie privée, vie publique », juin 2007.

ces échappées constituent des moments magnifiques. « Aller à Paris pour faire ce que j'aimais déjà le plus au monde, jouer du piano, c'était absolument formidable. Je garde de ces voyages des souvenirs merveilleux¹ », dira Brigitte à propos de ces escapades parisiennes. Lucette Descaves suit les progrès de sa petite élève, encourage, félicite, et fait entendre très clairement aux Engerer qu'ils doivent penser à l'avenir de leur fille. En restant à Tunis, Brigitte se prive d'un enseignement de haut niveau. Pour Lucette Descaves, l'entrée de Brigitte au Conservatoire ne fait plus de doute. Brigitte doit présenter le concours d'entrée au plus tôt, en classe préparatoire. Il n'y a pas de temps à perdre.

Les Engerer quitteront la Tunisie durant l'été 1962, poussés à la fois par la vague de décolonisation qui touche le pays depuis l'abolition du protectorat et par les besoins naissants de la carrière de leur fille. Leur départ sera précipité par un épisode douloureux raconté par Christel Engerer, la jeune sœur de Brigitte : « Mes parents pensaient de plus en plus sérieusement à quitter la Tunisie. Ils savaient que la carrière de Brigitte passait par le fait de quitter Tunis

1. *Pupitres*, octobre 1994, *op. cit.*

pour aller à Paris. Depuis le milieu des années 1950, les familles partaient les unes après les autres, chaque année plus nombreuses. Pour autant ils se sentaient chez eux à Tunis et n’imaginaient pas que les événements les toucheraient directement, ils pensaient avoir le temps. Et puis, un jour, un commerçant chez qui ma mère allait depuis des années, qui jusque-là avait toujours été extrêmement gentil avec elle, avec qui elle entretenait des relations très cordiales, a refusé de la servir et lui a fait un signe en portant la main à son cou comme s’il voulait l’égorger. Ce jour-là, ma mère a eu peur. Elle a compris qu’ils étaient en danger, eux aussi. À la suite de cet événement, mon père a organisé leur départ, très vite. Il a fait partir ma mère, Brigitte et son petit frère, et lui est parti quelques jours plus tard, seul, sans prévenir personne. Ils ont tout laissé sur place, ils n’ont même pas eu le temps de dire au revoir à leurs amis, à leur famille. Comme pour quantité de familles françaises, les conditions de leur départ ont été un véritable traumatisme¹. »

Été 1962, les Engerer quittent Tunis, laissant derrière eux tout ce qu’ils possèdent. Ils n’y reviendront jamais plus.

1. Témoignage de Christel Weill-Engerer, la jeune sœur de Brigitte, née à Paris après le retour des Engerer en France.

Les années parisiennes (1962-1970)

Le retour en France se fait dans des conditions difficiles. Les Engerer ont tout abandonné en Tunisie et se retrouvent dans un pays qu'ils ne connaissent pas. Après un bref séjour à Marseille, ils arrivent à Paris. La ville leur paraît hostile en comparaison de Tunis, froide, inhospitalière. Par chance, Edgar Engerer a acheté à crédit un appartement rue Auguste-Perret, dans le XIII^e arrondissement, sur les conseils de l'un de ses cousins qui avait fait de bonnes affaires dans l'immobilier. La famille s'y installe à son arrivée. L'appartement est petit, il ne comprend que deux pièces. Ils prennent leurs marques. Alors qu'à Tunis leur situation était confortable, ici ils ne connaissent personne, et ne sont pas particulièrement bien reçus. Comme nombre de Français rentrés des colonies, ils ne se sentent plus appartenir au pays où ils ont grandi ni

à celui où ils sont accueillis. Aidé par des membres de sa famille déjà arrivés en France, Edgar trouve un poste de comptable au Commissariat de l'énergie atomique. Une nouvelle vie commence pour tous.

Partagée entre la tristesse d'avoir quitté son pays et la nouvelle vie qui s'offre à elle, Brigitte reprend le chemin des cours avec Lucette Descaves. Le piano, elle le sait, est sa planche de salut, la sienne et celle de sa famille.

Elle se remet d'arrache-pied au travail. Au printemps 1963, elle présente un concours destiné aux jeunes musiciens, le Tournoi du royaume de la musique, et obtient un prix qui lui vaut l'occasion de jouer une première fois au Théâtre des Champs-Élysées le *Concerto n° 23* de Mozart. Forte de son succès, elle prévoit de passer les épreuves d'entrée au Conservatoire. Le même été, elle fait la connaissance de Pascal Rogé à Vittel où les Engerer sont allés passer quelques jours. Comme elle, il a passé toute son enfance au piano. « Brigitte et moi nous sommes tout de suite très bien entendus, dit-il. C'était la première fois que je rencontrais une autre enfant dans le même cas que moi, pour qui la musique tenait une telle place. Toute notre vie tournait autour du piano. À dix ans, nous faisons déjà plusieurs heures de piano par jour. Je me

souviens que chez ma mère, qui avait deux pianos dans son salon, notre grand jeu consistait à jouer le même morceau ensemble, le plus vite possible, pour voir celui qui finirait le premier. Une de nos pièces favorites était le troisième mouvement de la *Sonate au clair de lune* de Beethoven que nous jouions d'un bout à l'autre à toute allure. Ma mère était furieuse de nous entendre massacrer Beethoven de cette façon mais pour nous c'était un jeu, ça nous amusait beaucoup. »

L'entrée au Conservatoire a lieu en septembre 1963. Brigitte entre en cycle préparatoire.

Le Conservatoire est un monde hors système. Comme tous les enfants qui y font leur entrée, Brigitte quitte l'école pour pouvoir se consacrer à la musique. « En entrant au Conservatoire, explique Pascal Rogé, on quittait le système scolaire. À l'époque, le Conservatoire était considéré comme une école. On passait seulement un examen pour vérifier que le minimum était acquis, c'est-à-dire une dictée et quelques problèmes de calcul. Si le résultat était correct, on considérait que notre niveau de culture générale était suffisant. Dès lors, nous pouvions nous consacrer exclusivement à la musique. Brigitte et moi, comme tous ceux qui entraient en cycle préparatoire, avons suivi ce parcours. »

Même en cycle préparatoire, le rythme de travail est soutenu. Dès leur entrée, les jeunes musiciens ont un programme de travail quotidien qui comprend plusieurs heures de piano, sans compter les autres cours – solfège spécialisé, théorie, harmonie, déchiffrage, histoire de la musique. En deux ans, ils apprennent à lire dans les sept clés, à reconnaître n'importe quel son issu d'un instrument, retranscrire d'oreille une pièce pour deux ou trois voix, transposer une œuvre, reconnaître les cadences, chiffrer les accords.

L'enseignement est avant tout pratique, même s'il y a quelques bases théoriques, bien maigres au regard de la somme de travail demandée. Ce sont des heures et des heures de pratique quotidienne, gammes, arpèges, exercices, études de toutes sortes qui leur sont demandés. Comme les jeunes danseurs de l'Opéra de Paris, les élèves du Conservatoire sont mis à rude épreuve. Il faut acquérir les techniques nécessaires, apprendre les bases sur lesquelles s'appuyer par la suite. En musique comme en danse, tout se joue avant l'adolescence, avant que le corps ne soit formé, pendant qu'il reste encore malléable, souple, plastique. « En piano, il y a des choses qu'il faut avoir travaillées avant quatorze ans, sinon c'est trop tard », dit Gérard Pierrot, professeur de

piano passé lui aussi par les classes préparatoires du Conservatoire de Paris. Avant tout, il faut former le corps, lui apprendre des routines. « Maître, quel conseil donneriez-vous à un jeune garçon qui veut se consacrer à la musique ? » demande la mère d'un jeune musicien à son professeur. « J'ai trois conseils à lui donner : jouer, jouer et jouer », répond celui-ci.

La pratique, si elle n'est pas la condition suffisante de la réussite, en est la condition sine qua non. L'accès au répertoire nécessite, avant même de pouvoir se confronter aux questions d'interprétation d'une partition, une parfaite maîtrise du clavier et une connaissance du piano, de ses possibilités, de ses réactions sonores, autant d'acquisitions qui n'ont rien de théorique, qui ne s'apprennent pas dans les livres mais se forgent petit à petit dans une pratique quotidienne soutenue, et que le corps enregistre, mémorise, intègre jusqu'à ce que cela devienne automatique.

Au Conservatoire, Brigitte fait son entrée dans le saint des saints. Situé au 14 rue de Madrid, à deux pas de la gare Saint-Lazare, dans une immense bâtisse aussi impressionnante que les concours que s'apprêtent à passer ceux qui y entrent, le

Conservatoire national supérieur est le premier établissement public d'enseignement musical du pays et le sommet de la pyramide en la matière. C'est le lieu incontournable, à l'exclusion de tous les autres, pour embrasser une carrière professionnelle. Depuis 1962, il est dirigé par Raymond Gallois-Montbrun, violoniste et compositeur, nommé à ce poste par André Malraux, alors ministre des Affaires culturelles. Comme ses prédécesseurs, Raymond Gallois-Montbrun est une sommité musicale, à la fois un excellent musicien (il a reçu le prix de Rome en 1944) et un homme de tradition, gardien de l'institution, un haut fonctionnaire de l'État dévoué à la transmission d'un enseignement dispensé par les meilleurs professionnels dans chaque discipline. L'enseignement est strict, la discipline rigoureuse. Le Conservatoire se veut, en France, à l'égal de l'École polytechnique pour les ingénieurs ou de l'ÉNA pour ceux qui se destinent à la fonction publique, une école d'élite.

Fin 1964, après avoir passé deux années en cycle préparatoire, Brigitte obtient une première mention à l'unanimité en piano et prépare le concours d'entrée en cycle supérieur. En novembre 1965, elle se présente au concours. Dix minutes de programme – un prélude et fugue de Bach et la

Fantaisie-Impromptu de Chopin – suffiront au jury pour départager les centaines de candidats venus des conservatoires et écoles de musique de toute la France. Brigitte est dispensée du premier tour grâce à sa mention en cycle préparatoire. Elle accède directement au second tour. Le 16 novembre 1965, elle est officiellement admise en cycle supérieur avec une mention très bien. Elle vient d’avoir treize ans. Le concours d’entrée aura été pour elle une simple formalité. Comme la petite fille qui se tournait vers son professeur en lui disant qu’elle ne voyait pas où était la difficulté, elle a passé l’épreuve avec succès sans même s’en rendre compte.

Son entrée est remarquée. Ici, au Conservatoire, les réputations se font vite. On est bon, très bon ou excellent, il n’y a pas de place pour les autres. Brigitte y noue ses premières amitiés, avec Gérard Caussé, entré au conservatoire la même année dans la classe d’alto, et Michel Béroff, entré chez Pierre Sancan en piano. « Brigitte arrivait de Tunisie auréolée d’une réputation talentueuse, dit Gérard Caussé. C’était une jeune fille toute ronde, très jolie, que tout le monde regardait avec une certaine convoitise, et que sa maman ne quittait pas d’une semelle. On disait qu’elle avait beaucoup de

talent, il y avait une sorte de réputation comme ça qui la précédait, qui venait du fait que pendant plusieurs années elle avait suivi les cours de Lucette Descaves en faisant des allers-retours à Paris une ou deux fois par an, c'est tout. À ces âges-là, quand on arrive au Conservatoire de Paris, le jugement est très vite porté, on est vite mis dans des catégories. Il y a ceux qui sont entrés, c'est bien mais on sait qu'ils n'iront pas plus loin, qu'ils auront déjà du mal à obtenir leur prix ; ensuite il y a ceux qui se détachent, les doués, et puis enfin, dans la dernière catégorie, ceux que l'on projette déjà dans une véritable carrière parce qu'ils ont quelque chose de plus que les autres. Dès son entrée au Conservatoire, Brigitte a fait partie de cette catégorie. Elle avait ce quelque chose qui, avec du travail et de la persévérance, pouvait lui permettre de surmonter les obstacles et de devenir une grande artiste. »

Brigitte entre chez Lucette Descaves à la fin de l'année 1965. Sur les bancs de la classe, elle retrouve Pascal Rogé et fait la connaissance de la jeune génération montante du piano français : Katia et Marielle Labèque, Olivier Greif, Jacques Taddei, Bruno Rigutto, Georges Pludermacher, Jean-Claude Pennetier.

Au Conservatoire, la classe de Lucette Descaves est une véritable institution. Les élèves se pressent pour venir travailler avec celle qui est considérée comme une figure du piano en France et l'héritière de Marguerite Long. Filleule de Camille Saint-Saëns, nièce de l'écrivain Lucien Descaves, Lucette Descaves a fréquenté depuis son enfance un monde d'écrivains et d'artistes. Son père, féru de peinture contemporaine, invitait chez lui les artistes de l'époque : de Vlaminck, Utrillo, Suzanne Valandon, et même Picasso dont il fut le témoin à son premier mariage. Derain fit son portrait alors qu'elle était adolescente. « Le milieu compte beaucoup », disait-elle, consciente d'avoir été très aidée par son environnement. Entrée au Conservatoire à dix ans dans la classe de Marguerite Long, elle y fit toute sa carrière, en tant qu'élève d'abord puis répétitrice et enfin professeur à partir de 1947.

Parallèlement à sa carrière dans l'enseignement, Lucette Descaves a occupé une place importante dans la vie musicale française. Elle a été une fervente propagandiste des musiciens de son temps et l'une des interprètes favorites des compositeurs de l'époque : Francis Poulenc, Florent Schmitt, Darius Milhaud, Albert Roussel ou Arthur Honegger. Dans les années 1950, son nom apparaissait

régulièrement dans la presse à l'occasion des concerts Padeloup et Colonne, ces concerts destinés à faire connaître les jeunes compositeurs. Elle y crée les œuvres de ces contemporains, dirigée par les grands chefs de l'époque : André Cluytens, Philippe Gaubert, Charles Munch, Louis Fourestier qu'elle épousera en secondes noces. Entre toutes, l'œuvre de Jolivet sera son cheval de bataille. Elle crée le *Concerto pour piano* en 1951 à Strasbourg sous la direction du compositeur, dont le succès sera retentissant.

Lucette Descaves a été formée par deux personnalités du piano français que sont Marguerite Long et Yves Nat. Elle a hérité des principes pédagogiques de l'école par laquelle sont passés ses maîtres, Marguerite Long en premier lieu. Une école fondée à l'origine sur une technique issue des clavecinistes, Rameau et Couperin, et sur le sens de la couleur et du timbre venu des compositeurs de la fin du XIX^e siècle. Un jeu qui a la réputation d'être « tout en doigts », très articulé, très clair, précis, jugé parfois austère voire dépouillé, souvent économe en pédale, et lié à une certaine idée de l'élégance, du bon goût « à la française ». Une école unie par un certain style, par des caractères communs que les interprètes ont partagé au fil des générations les

uns avec les autres. « Malgré la diversité de tempérament des grands virtuoses de chez nous, écrivait Marguerite Long, des pianistes aussi différents que furent Planté, Diemer, Pugno ou Saint-Saëns ont été unis par une certaine parenté de technique et de style faits de clarté, de souplesse, de mesure, d'élégance et de tact. Si ce jeu se complaît parfois plus dans la grâce que dans la force, il ne cède rien à la profondeur et à l'émotion intérieure¹. »

Lorsque Brigitte entre dans la classe de Lucette Descaves, celle-ci a déjà derrière elle de nombreuses années d'enseignement. Peut-être a-t-elle perdu un peu de sa vaillance légendaire. Une fois passées les épreuves du feu du concours d'entrée au Conservatoire, elle joue son rôle de guide auprès des élèves et fait en sorte qu'ils obtiennent le prix, mais reste assez distante dans les cours, s'intéressant relativement peu aux problèmes qu'ils peuvent rencontrer. « C'était une grande musicienne, dit Pascal Rogé, elle aimait la musique par-dessus tout, mais la technique ne l'intéressait pas, ou plus beaucoup. Pendant le cours, on parlait de tout, de peinture, d'art, de beaucoup de choses mais pas

1. Cf. *Le Piano de Marguerite Long*, éditions Salabert, introduction.

de technique. Elle avait eu la chance de ne pas être cantonnée à la musique et aimait autant parler de peinture que de musique. Du coup, c'était parfois compliqué pour nous, on ne savait pas exactement comment faire pour obtenir ce qu'elle nous demandait, musicalement parlant. Je me souviens que dans la *Barcarolle* de Chopin, par exemple, qu'elle faisait jouer à tous ses élèves, il y avait un passage où elle nous arrêtait en disant "ici, ça doit être extraordinaire" sans nous dire pourquoi ni comment. Je pense que tous ses élèves s'en souviennent encore. »

Auprès de Lucette Descaves, Brigitte apprend les bases : la bonne position de la main, l'articulation des doigts, le jeu de pédales. Comme elle est naturellement douée, l'enseignement de Lucette Descaves lui convient bien. Si elle évoque assez rarement par la suite cette période de sa vie, elle parle toujours de Lucette Descaves en des termes élogieux. « Sa principale qualité était de respecter les élèves, dit-elle à son sujet. Elle corrigeait les erreurs de style mais n'imposait jamais une façon de faire. La seule chose qu'elle ne supportait pas, c'était le mauvais goût. Elle n'aimait pas les pianistes qui cognent. Elle nous transmettait en fait le style qu'elle avait reçu de Marguerite Long, fait d'élégance et de souplesse,

où le piano n'était jamais abordé en force. C'était son côté très français¹. »

Peu intéressée par les aspects de technique pure, Lucette Descaves se repose comme beaucoup de professeurs sur sa répétitrice, Louise Clavius-Marius. Personnage-clé pour les élèves, restée dans l'ombre du professeur, c'est elle qui aide les élèves à traverser grand nombre de difficultés. « Mme Clavius-Marius était un véritable génie de la science du piano, dit encore Pascal Rogé. Nous arrivions chez elle avec des difficultés techniques que nous n'arrivions pas à résoudre en dépit d'un travail acharné. Elle nous montrait comme faire, comment aborder telle ou telle difficulté. Elle voyait immédiatement ce qui n'allait pas. Elle avait une sorte de connaissance du clavier qui ne se bornait pas à la technique mais englobait aussi la façon de préparer une œuvre d'un bout à l'autre. Elle indiquait comment travailler un passage en tierces, en octaves, donnait des trucs, des recettes, elle nous expliquait comment faire physiquement, comment modeler notre corps, nos mains à ce qui était écrit sur la partition. Un exemple est resté très marquant pour moi : dans les traits rapides avec des notes légères comme dans certaines œuvres

1. *Piano magazine*, 2004, interview de Jacques Bonnaure.

de Ravel, elle nous conseillait de travailler les doigts à plat pour faire travailler l'articulation du haut des doigts, pas celle des phalanges du milieu. C'est un conseil extrêmement précieux que nombre de ses élèves ont suivi. »

Ancienne élève de Lazare-Lévy, Louise Clavius-Marius a abandonné une carrière de concertiste débutante pour se consacrer à l'enseignement. « Elle nous racontait qu'un jour, en voyant son nom affiché dans une salle de concerts, elle s'était quasiment évanouie et avait compris ce jour-là que la carrière de concertiste n'était pas pour elle, dit Pascal Rogé. Elle s'était alors tournée vers l'enseignement auquel elle dédierait toute sa vie avec un amour immodéré pour le piano et une dévotion sans limites pour les élèves que Lucette Descaves lui adressait. »

Au Conservatoire, chaque professeur a sa réputation. Les contacts entre les classes sont rares. « On ne fréquentait pas vraiment les différentes classes, dit Bruno Rigutto, lui aussi élève chez Lucette Descaves. Chaque professeur incarnait un style assez différent, mais on n'allait jamais assister au cours d'un autre professeur que le sien. On appartenait à telle classe, on était l'élève d'un tel ou d'une telle, et toute tentative d'aller chercher conseil chez un autre professeur aurait été très malvenue, presque une trahison. »

Hormis Lucette Descaves, les deux autres grandes figures de l'époque des classes de piano sont Pierre Sancan et Vlado Perlemuter. Michel Dalberto, élève chez Perlemuter, explique : « Chaque classe avait ses particularités. On entrait chez l'un ou l'autre et on y restait. Sancan avait la réputation de former des pianistes de haut niveau avec un répertoire très technique, Perlemuter était plus orienté vers l'école française. C'était un immense musicien, respecté, admiré de tous. Il avait connu Ravel et Fauré, travaillé avec eux. Au milieu d'une partition, il pouvait vous arrêter et dire "ici, Ravel a dit cela", ou bien "ici Fauré proposait de faire comme cela", et il vous indiquait une annotation, une nuance, faisait une suggestion qui venait du compositeur en personne. Lucette Descaves avait aussi une bonne classe, très réputée. Elle avait connu quantité de musiciens, c'était un personnage important au Conservatoire. Son jeu de piano était tout à fait différent de Sancan ou Perlemuter, plus près du corps, très articulé, très en doigts. Il venait d'un autre héritage pianistique, celui de Marguerite Long et de l'école française. »

Dans les classes de piano plus encore que dans les autres, la concurrence est rude. Ici, personne ne fait de cadeaux. « Il pouvait y avoir une concurrence

farouche entre les classes et entre les élèves d'une même classe, dit Michel Béroff, en particulier au moment des examens de fin d'année. Dans la classe de Lucette Descaves, qui avait la réputation d'accueillir des jeunes filles très douées, très sérieuses, encadrées de près par leur mère, comme pouvait l'être Brigitte, la concurrence était terrible, parfois encore plus entre les mères qu'entre les filles. Les mères se détestaient, disaient pis que pendre l'une de l'autre. C'était de vraies tigresses, prêtes à tout pour défendre leur progéniture et la faire passer devant les autres. On les appelait les *merservatoires*. » Pour les pianistes plus encore que pour les autres instrumentistes, le programme est chargé. Le conservatoire est une pépinière de talents avec, pour tous, la visée d'une carrière de soliste en point de mire. « On était totalement obsédés par le piano, dit encore Michel Béroff. On pouvait faire jusqu'à six ou sept heures de piano par jour. Nous étions tous programmés pour devenir des solistes, comme si toute autre carrière dans le piano n'avait pas d'intérêt. »

Sage, disciplinée, Brigitte se fond avec docilité dans le moule académique du Conservatoire. Elle se plie à la discipline demandée sans se révolter.

Elle fait partie des bons éléments de la classe, avec Pascal Rogé, Jacques Taddei, Pierre Thomas et quelques autres, tandis que les sœurs Labèque se révoltent contre l'enseignement trop traditionnel de leur professeur : « Lucette Descaves aimait beaucoup Brigitte, c'était une élève studieuse, appliquée, naturellement douée, qui ne cherchait pas beaucoup de conseils, dit Marielle Labèque. Lucette Descaves aimait bien sa personnalité, elle aimait bien les gens doués de toute façon. Notre rapport avec elle était plus compliqué, nous attendions autre chose. Elle ne nous faisait pas travailler ce que nous avions envie de jouer, le répertoire était trop classique, pensé en fonction des examens. Notre grand plaisir, avec Brigitte, était d'aller écouter aux portes des autres classes, en particulier celle de Pierre Sancan où était notre ami Michel Béroff. Sancan faisait jouer à ses élèves un tout autre répertoire, Prokofiev, Bartók, Khatchatourian, des compositeurs que l'on n'abordait pas avec Lucette Descaves. Olivier Greif, c'était l'enfant terrible de la classe. Il ne travaillait pas mais déchiffrait extrêmement bien, jouait tout, faisait le pitre. Lui aussi, Lucette Descaves l'aimait bien. Et puis de temps en temps Michel Legrand passait la tête, il venait dire bonjour à son professeur avec qui il avait gardé de très bons rapports. Il était déjà

sorti du Conservatoire et s'était orienté vers un tout autre univers à ce moment-là. Ce sont de bons souvenirs, même si notre vie était très studieuse. »

Encadrée de près par sa mère, Brigitte a un emploi du temps réglé à la minute. Pas question de sorties, hormis quelques échappées avec les sœurs Labèque pour aller écouter des concerts ou manger des tartes au citron dans une pâtisserie proche de Saint-Augustin. Le reste du temps se passe à travailler. « On travaillait énormément, dit encore Marielle Labèque, on ne faisait que ça. Tout notre temps se passait au piano, c'était tout ce qui comptait. Il y avait aussi le déchiffrage, la musique de chambre, l'harmonie. On allait chez Pierre Revel pour prendre les cours d'harmonie, chez Mme Drapier pour les cours de déchiffrage, au 144 rue de Tocqueville. Notre adolescence a été vraiment très studieuse, totalement hors du commun mais c'était le prix à payer. L'ambiance était bonne mais très concurrentielle, les élèves avaient tous déjà un très haut niveau, on ne pouvait pas souffler, il fallait tenir bon. »

Pour échapper aux heures d'exercices, Brigitte se plonge dans la lecture d'énormes romans, seul passe-temps qui lui est officiellement autorisé.